

Cinéma népalais Premier plans

Laure Gandebeuf et René Marx

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gandebeuf, L. & Marx, R. (1993). Cinéma népalais : premier plans. *24 images*, (68-69), 84–85.

CINÉMA NÉPALAIS: PREMIERS PLANS

par Laure Gandebeuf et René Marx

Katmandou — Le rickshaw ou taxi scooter nous emmène à travers les rues défoncées de la ville. Étrangers égarés dans des faubourgs sans touristes, dans une des cités les plus pauvres du monde, nous longeons les égouts à ciel ouvert, croisons des buffles citadins. Nous avons rendez-vous avec un réalisateur népalais: Yadev Kharol. La rencontre est fixée au cinéma Kumari, près des bureaux de sa maison de production Creative Movies. Ici, c'est encore le temps des pionniers, Kharol appartient à cette génération de nouveaux cinéastes: «Le septième art en est à ses premières bobines, nous sommes dans une phase préliminaire.»

Avec 45 films produits depuis les années 60, on ne pouvait pas vraiment parler de mousson cinématographique. Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait le compte-gouttes artistique, une politique incitative a été mise en place par le gouvernement. Des avantages fiscaux pour les créateurs de salles, une taxe sur les billets d'entrée redistribuée aux producteurs ont lancé la machine. Le grand écran attire, il est vrai, des foules depuis longtemps oubliées en Europe. Le marché noir tourne à plein régime. Les billets d'entrée des dix premiers jours sont très vite détournés par les pirates spéculateurs. Les prix flambent et les files d'attente serpentent dans les rues de Katmandou

comme des couples d'invertébrés: les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, et entre les deux des marchands de cacahuètes, de pop-corn ou de magazines à l'érotisme timide.

À l'intérieur, le brouhaha de la salle ferait fuir nos cinéphiles les plus mous. On applaudit l'arrivée du héros et on chante les mélodies du film déjà diffusées avec succès sur toutes les radios. Le prix des places est loin d'être dissuasif, on retourne voir le même film jusqu'à plus soif. Des garçons sont enlacés trois par trois, on commente l'intrigue à voix haute. Pourtant, un magazine féminin expliquait récemment à ses lectrices que cela ne se fait pas, ajoutant que promener son bébé en pleurs à travers la salle pour le calmer est encore moins recommandable. Pour les riches, cette promiscuité-là n'existe pas. Ils ne se déplacent pas au cinéma et sont bien loin, avec leurs téléviseurs et leurs antennes paraboliques, des odeurs de transpiration, des sols jonchés de mégots.

Le public népalais, le plus souvent analphabète, n'est habitué qu'à un modèle, le film commercial indien. Celui-ci noie l'ensemble de la production et sert encore de référence pour les réalisateurs népalais. Une même recette comme ranson du succès: un héros, une héroïne, un méchant barbu, quelques rixes, beaucoup de musi-



PHOTO: LAURE GANDEBEUF

Le réalisateur Yadev Kharol. Au mur, deux affiches de son film *Greedy and Sinner*, un des rares succès du cinéma népalais dans un marché dominé par la production indienne.

que, de danse, un peu de sexe (très sage) et un happy end. Trois heures de comédie musicale à l'eau de rose. La domination indienne est absolue, il n'y a jamais eu l'ombre d'un *Terminator* ou d'un *Rambo* dans les salles obscures. Pour Kharol, l'explication est essentiellement économique: «Les films indiens sont en compétition avec les nôtres. Les propriétaires de salles ne veulent pas nous donner la priorité. Les producteurs veulent récupérer leur argent. Ils pensent qu'ils feront plus de bénéfices avec des recettes déjà éprouvées.»

Autre point noir du cinéma

népalais: la formation. «Faire un film, c'est comme écrire de la poésie, il faut connaître les mots, la grammaire.» Les cinéastes en sont à expérimenter les différentes phases de fabrication d'un film. Quelques réalisateurs et techniciens ont été formés en Inde, au Poona Film Institute, plus rarement en URSS ou à la London Film School comme Kharol. La plupart ont pris des chemins de traverse, venant du théâtre ou de la télévision. «Il y a aujourd'hui de nouvelles idées, de nouveaux investisseurs, de nouveaux réalisateurs, poursuit Kharol. Certains ont du talent et pas d'argent, d'autres de l'ar-

gent et pas de talent. Mais la compétition qui s'est établie nous amène, j'en suis sûr, à la qualité. Chaque fois qu'on ose sortir un film népalais, en népalais, avec des personnages, des costumes, des paysages, des intrigues qui touchent les gens, c'est un vrai succès. Le public n'accepte pas toujours qu'on lui serve le même plat. Bientôt, ces éléments de familiarité ne seront plus suffisants, les films devront se détacher du modèle indien.»

Yadev Kharol sait de quoi il parle. En 1990, avec *Greedy and Sinner*, il a voulu faire un film sans bagarres, sans héros ni méchant, un film consacré à la lutte entre l'argent et la liberté personnelle. On lui prédisait la catastrophe, ce fut un succès. Aujourd'hui, il commence *Prem Pinda*, un film situé dans le Népal quasi féodal d'il y a cent ans. Tourné en 35 mm, doté d'un budget important, c'est l'adaptation d'une pièce du «Shakespeare népalais», Bala Krish-

na Sama. Il sera prêt pour le mois d'août et décrit le même conflit que le précédent, mais dans le cadre d'une tragédie amoureuse. Il est interprété par Neer Shah, qui est aussi metteur en scène et fut le fondateur de la télévision népalaise, Saraj Khamal, déjà une vedette dans son pays, et par un mannequin célèbre au Népal, Sunny Rauniyar, dont ce seront les débuts à l'écran.

La frilosité des distributeurs étouffe encore la production népalaise. Dix-sept films attendent actuellement une distribution qui tarde à venir. On ne peut parler de nouvelle vague pour l'instant. Hors du Nord de l'Inde et de quelques projections au Festival de Moscou ou de Pyongyang, les films n'ont jamais été vus nulle part. *Prem Pinda* sera peut-être l'occasion de faire découvrir le cinéma népalais à l'étranger. ■

AYONS L'OBJECTIF À L'OEIL



DU 19 AU 26 SEPTEMBRE 1993

PHOTO STAR

«Nous servons l'industrie du cinéma depuis maintenant 5 ans!»

- SERVICE DÉVELOPPEMENT PHOTO COULEUR 1HR
- FILMS COULEUR, NOIR ET BLANC, DIAPOSITIVES
- AFFICHES, LAMINAGES, ENCADREMENTS
- PHOTO PASSEPORT
- PHOTO CARTE SOLEIL
- PHOTOCOPIES, CARTES POSTALES, CARTES DE SOUHAITS

4306, RUE ST-DENIS
MONTRÉAL, QC H2J 2K8

Tél.: 845-1027